Document généré le 23 mai 2024 00:24

Moebius
écritures / littérature

mœbius

Le tiroir

Sabica Senez

Numéro 138, septembre 2013

Québec : ville insolite

URI : https://id.erudit.org/iderudit/70246ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (imprimé)
1920-9363 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Senez, S. (2013). Le tiroir. *Moebius*, (138), 35–35.

Tous droits réservés © Éditions Triptyque, 2013

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Sabica Senez

Le tiroir

C'était dans son appartement de la côte du Palais. Un trois et demie haut perché avec vue sur l'hôpital. Un très vieil immeuble vaguement retapé dans les années 80, d'où il avait fini par s'enfuir faute de pouvoir payer le loyer. Il avait décidé de vider les lieux en pleine nuit. Un ami d'enfance et moi avions été réquisitionnés pour sortir ses affaires dans des sacs à vidanges : tout ce qui entrerait dans le taxi.

C'est dans cet appartement qu'un jour il m'avait dit : « Si j'étais riche, il y a deux choses que j'aurais toujours dans mon frigidaire : du champagne et du poulet rôti. » Et juste après, il avait sorti le révolver d'un tiroir de son bureau.

Je ne savais pas si c'était un vrai. Un vrai révolver ou un faux juste pour faire peur. Un faux, tu ris. Tu ris si le gars qui te le montre est un petit comique. Un vrai révolver, tu ne dis rien. Des idées te traversent la tête, ton corps se glace, tu essuies tes mains sur ton jean, mollement, mais surtout, tu ne dis rien.

Nous avons vidé les lieux vers deux heures du matin, sans faire de bruit, et sorti une douzaine de sacs à vidanges. Tout ce qui entrait dans le taxi. Nous avons laissé le reste en vrac sur le trottoir avant de regarder la voiture s'en aller avec lui.

Quelques jours plus tard, j'ai su que le révolver, c'était un vrai. Pas un faux juste pour faire peur.

Si j'étais riche, je me ferais cimenter les oreilles pour ne plus entendre l'écho de la voix de mon père. Mon père pour qui vivre, c'était cacher un révolver dans son tiroir et rêver de champagne et de poulet rôti.